

ce qui allait suivre ; — maintenant, je ne conservai plus aucun doute.

— Monsieur Hartright, dit-elle, je vais débiter par un aveu sans détour. Je vais vous dire — sans phrases, je les déteste, — sans compliments, je les méprise, — que j'en suis venue par votre résidence auprès de nous à éprouver pour vous un vif intérêt d'amitié. Je me sentis déjà favorablement disposée à votre égard, quand vous m'apprîtes comment vous étiez conduit envers l'infortunée que vous avez rencontrée dans de si remarquables circonstances. Peut-être, en cette affaire, n'aviez vous pas déployé toute la prudence imaginable, mais elle vous montrait maître de vous-même, et doué de cette compatissante délicatesse qui est l'apanage du vrai gentleman. Elle m'avait fait beaucoup attendre de vous, et vous n'avez rien démenti de ce que j'attendais.

Elle s'arrêta, — mais, en même temps, leva la main témoignant ainsi qu'elle n'attendait encore aucune réponse de moi. Lorsque j'étais entré dans le pavillon, je ne songeais nullement à la Femme en blanc. Mais, à présent, miss Halcombe elle-même, par ses paroles, m'avait remis en tête le souvenir de mon aventure. Il y demeura durant tout l'entretien : — il y demeura, et ce ne fut pas en vain.

Comme votre amie, continua-t-elle, je viens vous dire tout de suite, et dans ce langage sincère, uni, peu ménagé dont je me sers, que j'ai découvert votre secret ; — ceci, remarquez-le bien, sans aucune aide, sans allusion ou confidences de qui que ce soit. Faute de réflexion suffisante, monsieur Hartright, vous vous êtes laissé aller à concevoir une vive affection, — sérieuse et dévouée j'en ai peur, — dont ma sœur Laura est l'objet. Je ne vous condamne pas au chagrin de me l'avouer expressément, car je vous vois et je vous sais trop franc pour remuer ce sentiment. Je ne vous inflige même aucun blâme ; je vous

plains d'avoir ouvert votre âme à un attachement sans espoir. Vous n'avez pas essayé de prendre à mon issue le moindre avantage, — jamais vous n'avez parlé secrètement à ma sœur. Vous avez manqué de forces, vous n'avez pas assez veillé sur vos plus chers intérêts ; c'est là tout ce qu'on peut vous reprocher. Si je vous eusse vu, à aucun égard, moins de délicatesse et de discrétion, je vous aurais fait quitter le château sans la moindre hésitation, sans le plus petit retard, sans consulter personne. Comme vont les choses, je ne m'en prend qu'à votre jeunesse et à votre situation : je n'ai rien à blâmer en vous... Serrons-nous la main ! — je vous ai fait de la peine ; je vais vous en faire encore, et bien malgré moi : mais comment éviter ceci ?

Avant tout, pourtant serrez la main de votre amie, la main de Marian Halcombe !...

Cette bonté soudaine, — cette chaleureuse sympathie d'une âme intrépide et haute, qui traitait avec moi, du premier coup, sur le pied de la plus parfaite égalité, qui faisait appel, avec cette généreuse brusquerie, à mes sentiments, à mon honneur, à mon courage, me domptèrent en un instant. Quand elle prit ma main, j'essayai de la regarder ; mais quelques larmes voilaient mes yeux. J'essayai de la remercier ; mais je sentis la voix me manquer.

— Écoutez-moi, me dit-elle, évitant avec un tact parfait la moindre allusion à cet accès de faiblesse, écoutez-moi et finissons-en ! C'est un vrai soulagement pour moi de n'avoir pas dans ce qu'il me restait à dire, à traiter une question que je trouve pénible et cruelle, la question de l'inégalité des rangs. Des circonstances qui vont être poignantes pour "vous" m'épargnent, à "moi" la disgracieuse nécessité d'infliger à un homme qui a vécu sous le même toit que moi, dans des rapports d'amicale intimité, la moindre humiliante allusion

à des questions de castes et de hiérarchie sociale. Il faut, monsieur Hartright, quitter Limmeridge-House avant que le mal soit aggravé. C'est mon devoir de vous parler ainsi, et ce devoir serait le même, la nécessité de le remplir serait tout aussi impérieuse, quand bien même vous seriez le représentant de la plus antique et de la plus opulente famille d'Angleterre. Vous avez à vous séparer de nous, non pas parce que vous êtes un simple professeur de dessin... Ici, elle s'arrêta un moment, me regarda bien face, et par-dessus la table, posant résolument sa main sur mon bras : —... Non parce que vous êtes un simple professeur de dessin, répéta-t-elle, mais parce que Laura Fairlie est déjà fiancée.

Ce dernier mot m'alla au cœur comme un coup de pistolet. Mon bras perdit tout sentiment de la ferme étreinte à laquelle il était soumis.

Je ne bougeai ni ne parlai. Le vent aigu de l'automne qui dispersait à nos pieds les feuilles mortes, me sembla tout à coup aussi glacé que si mes folles espérances, étaient, elles aussi des feuilles tombées de l'arbre et balayées par le vent ! Des espérances ! Mais quoi ? fiancée ou non, elle était séparée de moi par des barrières également infranchissables. Un autre homme, cependant, se fût-il à ce moment rappelé ceci ? Non, certes, s'il l'avait aimé comme je l'aimais.

La première angoisse passée, il ne resta plus que l'engourdissement pénible dont est suivie la première douleur qu'un choc violent fait éprouver. De nouveau, je sentis la main de miss Halcombe de plus en plus serrée autour de mon bras, je levai la tête et la regardai. Ses grands yeux noirs fixés à moi, guettaient sur mon visage la mortelle pâleur que j'y sentais, sans l'y voir comme elle.

— Sous vos pieds !... disait-elle. En ce même lieu où vous la vîtes pour la première fois, écrasez, broyez sous vos

pieds ce sentiment fatal ! Ne le laissez pas comme font les femmes, vous tenir à sa merci ! Arrachez-le, foulez le sous vos pieds, en homme que vous êtes !...

La véhémence contenue de son accent, sa ferme volonté — concentrée dans les regards qu'elle fixait sur moi, et dans l'étreinte énergique où mon bras restait emprisonné — avait une vertu communicative et me raffermirent. Nous restâmes en silence, nous regardant l'un l'autre, une minute environ. Ce temps écoulé, j'avais justifié la généreuse confiance qu'elle semblait mettre dans ma force virile. À l'extérieur du moins, j'étais redevenu maître de moi-même.

— Vous êtes-vous retrouvé ? me dit-elle.

— Assez, miss Halcombe, pour implorer votre pardon et le sien. Assez, pour suivre, en tous points, vos conseils, vous donnant ainsi l'unique témoignage de reconnaissance qu'il me soit permis de vous offrir.

Ces paroles suffirent déjà pour me la prouver, répondit-elle. Désormais, monsieur Hartright, nous n'aurions plus rien de caché l'un pour l'autre. Je ne saurais affecter de vous dissimuler ce que ma sœur m'a laissé deviner sans le vouloir. En nous quittant, vous lui rendrez service aussi bien qu'à vous-même. Votre présence ici, l'intimité forcée de nos rapports, — parfaitement innocente, Dieu le sait, à tous autres égards, — l'ont profondément troublée et rendue malheureuse. Moi qui l'aime mieux que ma vie, moi qui ai appris à croire en cette pureté, cette noblesse, cette innocence qui lui sont naturelles, comme je crois en ma religion, — je sais trop bien quelles tortures sa conscience lui a infligées, depuis qu'en dépit d'elle-même, a pénétré dans son cœur le sentiment contraire à l'engagement qu'elle avait loyalement contracté. Je ne dis pas, pourquoi le dirais-je, après ce qui est arrivé ? — que cet engagement ait